

## **DISLOCATIONS**



# **DISLOCATIONS**

**Serge Massart**

**Roman**

Photo couverture : 123RF/ Agnieszka Jonik

© **Copyright** 2019 S. Massart

Toute reproduction interdite sans autorisation de l'auteur

**ISBN 978-2-9556125-4-5**



***« J'étais l'inconnu, j'étais la peur  
J'étais la rosée et le malheur »***

*Tristan Massart (« Dans la cour »)*

*« En science des matériaux, une dislocation est un défaut linéaire correspondant à une discontinuité dans l'organisation de la structure cristalline. Une dislocation peut être vue simplement comme un "quantum" de déformation élémentaire au sein d'un cristal possédant un champ de contrainte à longue distance. »*

*Wikipédia*



# 1 Praeambulum ad memorandum

*Le 1<sup>o</sup> novembre 1972, un jeune homme se présentant comme le cousin de Pierre Dumaine a déposé chez mes parents, à mon intention, une boîte métallique, mal enveloppée dans un papier kraft fatigué, sur laquelle on pouvait lire « RITA Gaufres des Flandres ». En réponse aux questions de ma mère, le porteur déclara que c'est son père qui l'avait envoyé, et que son message était que « je comprendrai » en examinant le contenu.*

*Il n'y avait qu'une seule chose à l'intérieur : un épais cahier, grand format, à la couverture plastifiée. Sur la première page on peut lire « JOURNAL DE PIERRE DUMAINE » écrit en lettres majuscules. Sur la troisième, consignée avec application, se trouve une citation attribuée à R. Martin-du-Gard, et apparemment extraite des Thibault, que je reproduis ci-après :*

*« Je n'ai jamais eu le temps ni le goût de tenir un journal. Je le regrette. Si je pouvais aujourd'hui avoir là, entre mes mains, noir sur blanc, tout mon passé depuis ma quinzième année, il me semblerait avoir davantage existé ; ma vie aurait un volume, du poids, un contour, une consistance historique ; elle ne serait pas cette chose fluide, informe comme un rêve oublié dont on ne peut rien ressaisir. »*

*Situées légèrement plus bas, quelques lignes attirent le regard ; elles ont manifestement été ajoutées plus tard, avec un stylo de couleur rouge. Elles trahissent une écriture torturée, et qui a du mal à suivre les lignes préimprimées :*

*« S'il advenait que pour une raison indépendante de ma volonté ce journal doive m'échapper, mon vœu le plus cher est qu'il soit remis à Joël Blondel, mon meilleur ami, la seule personne capable de comprendre mes terribles tourments. »*

*Ce paragraphe, au contraire du précédent, est daté : 24 mars 1970*

*La troisième feuille, et sans doute la quatrième, a été arrachée, mais rien ne permet de savoir par qui et pourquoi.*

*Le journal de Pierre, mon meilleur ami, commence sur la page suivante.*

*Il m'a été impossible d'en entreprendre la lecture avant qu'un mois entier ne passe. Malgré la mention explicite, à mon adresse, rapportée ci-dessus, j'avais en effet, dès les premières lignes, l'impression de violer l'intimité du rédacteur, et le souvenir des événements terribles de l'été 1970 m'assaillait, accaparait mon cerveau et me saisissait les tripes chaque fois que je tentais de m'y plonger. Ce carnet s'est mis, néanmoins, à occuper mes jours et mes nuits par sa seule existence et j'ai décidé, en dernière ressource, de rendre visite à Alfred, l'oncle de Pierre, à l'origine de l'envoi. Il ne m'a rien appris de particulier concernant l'histoire de ce journal, sauf peut-être l'essentiel. Le père de Pierre, à qui le cahier intime avait été logiquement confié, a refusé de l'ouvrir (craignant de ne pas le supporter, d'après son frère) et a aussitôt exclu de le conserver. Il est en effet convaincu que sa femme mourrait de chagrin si elle prenait connaissance du document et il n'est donc pas question pour lui de prendre le risque de le ramener chez lui. Il a immédiatement donné la boîte à Alfred, qui se trouvait être présent, en lui demandant d'en détruire le contenu. Alfred m'a assuré n'être jamais allé au-delà de la deuxième page, respectant le vœu de son neveu qu'il adorait. Après avoir hésité pendant plus de trois mois, il a finalement décidé de se conformer aux volontés de Pierre jusqu'au bout et d'oublier l'exigence de René, son frère, en me confiant le cahier dans son étui en fer blanc, tel qu'il lui avait été remis.*

*Il m'est apparu alors que je n'avais certainement pas le droit, moi le dernier maillon de la chaîne improbable espérée par Pierre, d'être le seul à ne pas répondre à l'attente exprimée par mon ami.*

*Tout aurait pu en rester là.*

*Ce qui était un magnifique, quoique douloureux, souvenir de mon camarade de classe m'a d'abord plongé dans un abîme de perplexité. Et son contenu n'a pris tout son sens que lorsque j'ai eu accès au journal intime de ma sœur, Nicole, pour la même période. Les deux récits portent chacun leur drame, ils*



*m'ont tous deux arraché le cœur. Conjugués, ils deviennent un témoignage précieux qui rétablit la vérité, une vérité inconnue de tous.*

*C'est la raison pour laquelle j'ai décidé de les taper à la machine, proprement, en entremêlant les textes de façon à permettre une meilleure compréhension à un lecteur éventuel. Il m'a fallu près de quatre mois d'efforts acharnés (en y consacrant tout mon temps libre) pour y parvenir, notamment en raison des difficultés à déchiffrer certains passages écrits par Pierre, et que je suis certainement le seul, avec sa mère, à pouvoir appréhender. J'ai scrupuleusement respecté les deux manuscrits en ma possession et je n'ai pas changé un mot à leurs témoignages, car il s'agissait pour moi de faire un travail soigné de reconstitution, qui doit être fidèle. Je le conçois comme la composition d'un mémorandum, c.-à-d. « le rappel de faits visant à justifier ou rétablir le déroulement exact d'une action ». En l'occurrence, d'une action qui se déroule sur 6 mois environ.*

*J'ai parfois (très rarement) apporté une précision afin de faciliter la lecture par une personne non avertie. Dans un tel cas, elle apparaît [en italique, entre crochets] dans le texte. Malgré mes efforts, trois ou quatre mots de Pierre sont restés indéchiffrables pour moi, je l'ai mentionné aux endroits concernés. Par ailleurs, j'ai ajouté un court commentaire (Enarratio) et quelques lignes d'Addendum, pour expliciter ce qui ne pouvait pas l'être par Pierre ou Nicole.*

*J'ignore si ce mémorandum sera lu, un jour, par d'autres que moi. Je n'ai pour l'instant pris aucune initiative en ce sens — je ne peux évidemment pas en être le seul juge —, mais je n'exclus rien. En tout cas, j'ai fait ce qu'il faut pour rendre cette éventualité possible. En mettant un point final à ce travail, je pense à ma sœur que je chéris tendrement et à mes deux meilleurs amis, tous trois disparus dans des conditions affreuses.*

*Bourton, le 1<sup>er</sup> mai 1973.*

*Joël Blondel*

## 2. NICOLE

[7 septembre 69 – 6 octobre 69]

Dimanche 7 septembre [1969]

Bon sang, que ces quinze jours chez les grands-parents Vasseur m'ont fait du bien !

Je suis rentrée à Bourton ce matin et rien n'a changé à la maison. Dad n'est presque jamais là (toujours en vélo, en train de jardiner ou de bricoler la caravane) et quand il montre le bout de son nez il n'échange pas trois mots de toute la journée, c'est à peine s'il m'a demandé des nouvelles de ses beaux-parents. Joël est le plus souvent de mauvaise humeur et grommelle davantage qu'il ne parle. C'est finalement mum qui continue de s'occuper de tout, pour tout le monde. Je crois que si, après la frénésie de l'année à Londres, je n'avais pas eu le sas du Touquet pour me reposer, retrouver un équilibre et me faire bichonner par les aïeux, je serais devenue neurasthénique aussi sec. Je me laisse quelques jours pour reprendre pied et renouer les contacts puis je me mettrai à l'ouvrage. La priorité est de trouver un boulot. Mais je ne ferai pas comme les parents. Si ça ne vient pas (je me donne un mois après la rentrée scolaire), je n'hésiterai pas à partir ou à frapper à la porte des entreprises. Je ne me sens pas une vocation particulière à être la troisième génération d'enseignants dans la famille alors si l'éducation nationale ne m'appelle pas rapidement, j'irai voir ailleurs. Mais n'anticipons pas. Pour l'instant, profitons un peu.

Mardi 9 septembre

J'avais presque oublié à quel point c'est bon d'avoir une famille.

Je suis passée embrasser mamie Marie. Ses problèmes de vue n'ont fait que s'aggraver, et elle m'a à peine reconnue, mais elle ne veut toujours pas quitter « sa ferme », puisque c'est ainsi qu'elle continue de désigner les trois petites pièces que la vente lui a laissées dans la meilleure partie de l'ancien corps. Elle m'a serrée très fort, avec l'émotion de quelqu'un qui, en raison de son âge, pensait ne plus jamais me revoir quand je suis venue l'embrasser la veille de mon départ, il y a un an. À mon tour, j'ai eu le cœur gros lorsqu'elle a sorti sa boîte métallique — celle qu'elle serre dans son buffet depuis plus de trente-cinq années — pour m'obliger à manger une gaufre sèche. Elle m'a demandé, « en échange » comme elle dit, de lui faire du café frais. Elle a toujours toute sa tête, et m'a rappelé (tout comme elle l'avait fait quand je suis passée avant de partir à Londres) que « c'est quand on est jeune qu'il faut faire des enfants ». Le futur père éventuel ne l'intéresse absolument pas, seule compte la perspective d'être arrière-grand-mère. Elle en tirerait une fierté particulière, va savoir pourquoi. J'ai dit à dad que ce n'était pas prudent qu'elle reste isolée. Il n'a pas répondu. Mum s'est hâtée de rentrer du collège après sa première matinée de « prérentrée » pour que nous puissions avoir la longue conversation à laquelle nous aspirions toutes les deux, et que nous n'avons pas pu engager hier parce que dad et Joël trainaient dans toutes les pièces comme par un fait exprès. Il n'y a pas grand-chose à dire de nos exclamations turbulentes, mais que c'était bon de se serrer l'une contre l'autre sur le divan et de bavarder comme par le passé ! De potiner avec des airs mystérieux, de rire bruyamment, de chuchoter sans raison dans la maison vide tout en buvant un verre de Grand Marnier en plein milieu de l'après-midi. Elle m'a confié ses difficultés de communication grandissantes avec dad (qui est de plus en plus taciturne) alors qu'un collègue « pas mal du tout ! » lui a fait du gringue pendant des mois au printemps dernier. Elle a failli pleurer en me faisant constater que Joël s'est définitivement émancipé tout en devenant aussi grognon que son père. Mais elle m'a embrassée mille fois et j'ai vu briller la flamme que je connais bien quand elle m'a soufflé toutes ses innovations pédagogiques. Je lui ai bien sûr livré quelques petits secrets de la vie à Londres et les idées de projets que je rapporte.

Ah ! j'oubliais, je lui ai annoncé que j'allais acheter une voiture, et elle a accueilli cette nouvelle avec un grand cri de joie, accompagné d'applaudissements frénétiques. Sans nul doute, ces manifestations excessives devaient beaucoup au Grand Marnier. Toujours est-il que Joël nous a trouvées en train de danser au milieu de la salle à manger pendant que mum répétait en mesure « on pourra sortir en filles ! On pourra sortir en filles ! » Il nous a considérées quelques minutes. J'ai espéré un instant qu'il demanderait des explications avant de quitter la pièce. Il ne l'a pas fait.

Vendredi 12 septembre

Le hasard est-il effectivement l'ombre de Dieu ?

Dad a suggéré que j'aie « me présenter » (il reste tellement vieille France dans ses expressions parfois) à Coquidet, le principal de Victor Hugo ainsi qu'à Lafontaine, son collègue du collège Basly. Il considère qu'en cas de recherche d'un remplaçant, un mot de leur part ne peut qu'aller dans le bon sens pour moi (il y a des exemples, d'après lui). J'ai des doutes, car je pense que la machine administrative du ministère est tout à fait impersonnelle, mais je ne veux rien négliger. Lafontaine (ventru, débordé, la chemise s'échappant du pantalon) m'a reçue dans le couloir en trois minutes, tout en m'assurant que « mes parents parlaient pour moi » (??) et qu'il me réclamerait donc à cor et à cri si un besoin se faisait jour. Coquidet (belle cinquantaine, cheveux roux, impeccablement habillé) a été charmant, mais beaucoup plus formel, et nous avons eu un long entretien (on aurait pu croire qu'il allait m'embaucher) pendant lequel il a même pris des notes. J'ai joué le jeu et j'ai insisté sur l'excellente réputation naissante de son lycée et la satisfaction que les parents manifestent d'y avoir inscrit Joël. Naturellement, c'est pure invention de ma part (quoique V. Hugo a plutôt bonne presse, m'a dit dad). Il ne s'est engagé à rien, mais ma force de conviction l'a tellement emballé qu'il m'a proposé de faire le tour du bâtiment. Il m'a présentée au Surveillant général (Lejeune, un type raide comme un piquet, à la coupe de cheveux monastique et au teint blafard). Puis il m'a invitée à terminer seule mon exploration des lieux, car « il avait fort à faire, comme je pouvais

l'imaginer » (ben, non). Les salles de classe sont vieillotées, ce qui m'a rappelé le lycée de jeunes filles d'Estrenne avec un brin de nostalgie, mais je ne les ai volontairement regardées que du point de vue de l'estrade, et ça change radicalement les choses. J'ai bien aimé l'ensemble finalement, et j'avoue que ça m'a donné envie de « rentrer dans l'arène », comme dit dad. J'ai terminé ma visite par une incursion dans le local des profs (vide à ce moment-là) puis dans celle des pions. Je n'avais aucune raison d'aller dans ce dernier lieu à vrai dire, et je n'ai poussé la porte que machinalement. Deux jeunes types (« Guillemant » s'est présenté l'un, l'autre j'ai oublié) étaient en train de remplir le tableau de service des surveillants et ils m'ont aussitôt invitée à prendre un café. Je m'apprêtais à refuser quand j'ai eu l'œil attiré par un nom et je me suis ravisée à l'ultime seconde. À en croire l'une des trois fiches mises en place, l'un des pions est « J.P. Gallo ». J'ai avalé leur jus de chaussette à petites gorgées en leur expliquant pourquoi je me trouvais dans les murs du lycée. Déambuler dans la pièce tout en parlant m'a donné l'occasion de jeter ostensiblement un regard distrait sur le tableau et ensuite de me faire confirmer que le « J.P. » était bien là pour « Jean-Paul ». J'ai donc toutes les raisons de penser que c'est bien lui. Quelle coïncidence extraordinaire ! Je n'ai pas osé poser davantage de questions. Mais je me suis promise de revenir trainer du côté de Victor Hugo.

Dimanche 14 septembre

J'ai passé un après-midi sensationnel, plein de nostalgie et de promesses. Je suis allée voir Annie, comme je l'avais annoncé hier à sa mère. Elle s'est précipitée dans mes bras quand je suis arrivée dans l'étroite cour de la maison de ses parents, où nous avons tant de souvenirs. Elle était en train de profiter des derniers rayons de soleil de septembre pour étendre le linge et elle a laissé échapper un petit cri en m'apercevant. Il s'en est fallu de peu qu'elle se perde dans ses larmes, mais elle a tout de suite chassé les deux perles qui sont apparues aux coins des yeux d'un geste vif de ses index. Elle est passée tout aussitôt après au rire et nous nous sommes abandonnées pendant quelques minutes à la joie de nos retrouvailles. C'est bizarrement à ce moment-là que j'ai réalisé vraiment combien elle

m'avait manqué. La première chose qu'elle tint à me dire est combien elle était désolée d'avoir été absente (kidnappée pour une semaine par sa tante) quand je suis rentrée pour Noël dernier. C'est Annie tout craché : elle s'excuserait de vivre, s'il le fallait, pour préserver notre amitié. As a matter of fact, nous ne nous sommes pas revues pendant plus d'un an, ce qui n'est jamais arrivé dans le passé. J'ai bien envoyé une dizaine de cartes postales depuis l'Angleterre, mais Annie n'est pas une grande épistolière. J'ai donc eu très peu de nouvelles et je ne voulais pas la culpabiliser en écrivant plus longuement.

Nous avons rétabli le cours du temps en terminant ensemble d'accrocher robes et dessous puis nous avons pris tout naturellement le chemin des prairies qui bordent l'arrière de sa maison. Nous avons marché droit devant, caressant les vaches encore en pâture au passage, en enjambant le fil barbelé qui court sur les vieux poteaux en bois pour passer d'un pré à l'autre, comme nous l'avons toujours fait. Il ne nous a pas fallu une heure pour nous retrouver et partager à nouveau les joies simples de l'enfance au milieu de la verdure. Et je n'ai pas été surprise de m'aviser que tout était comme dans mon souvenir. Que pèse une année en regard du chaudron magique d'une jeunesse heureuse ?

J'ai été (bêtement ?) étonnée de constater qu'Annie avait changé. Non pas physiquement bien sûr, c'est toujours la même grande fille brune bien en chair et au sourire éclatant. Mais son emploi de fille de salle à l'hôpital voisin, dont elle m'a longuement parlé, est en train de modifier significativement sa nature. Elle m'a semblé moins insouciante et sa personnalité s'est affirmée. Elle, qui a tout le temps été assez effacée, n'hésite plus à manifester ses opinions et à argumenter. Elle ne prétend pas tout savoir, mais elle « ne s'en laisse plus conter » pour reprendre une expression, nouvelle dans sa bouche, qu'elle a utilisée plusieurs fois. Je pense que la longue amourette, qu'elle m'a contée en détail, et qui s'est mal terminée, avec un garçon du voisinage n'est pas pour rien dans son évolution. Mais moi j'ai bien vu que mon amie reste l'Annie que j'aime : vive, gaie, généreuse, sensible. J'ai senti à nouveau combien il était bon de pouvoir compter sur quelqu'un comme elle qui me connaît mieux que je ne me connais moi-même et qui a toujours été prête à tout pour me protéger, sans jamais songer à demander quoi que ce soit en retour. Je lui

ai raconté tout ce qu'elle voulait savoir sur Londres et sur mes « aventures », au demeurant bien peu nombreuses et sans intérêt. Sans en avoir l'air, elle m'a questionnée sur mes intentions : suis-je encore son amie et ai-je le désir de le rester ou pas ? « Tu as vu tant de choses maintenant, et tu en sais tellement plus long que moi » dit-elle pour s'excuser et justifier ses interrogations. J'ai eu d'autant plus de plaisir à lui montrer que je n'avais rien oublié de toutes nos aventures passées et lui affirmer que les liens tissés entre nous étaient indéfectibles.

Le temps a tant couru que la fin de la journée nous a surprises alors que nous étions en vue des premières maisons de Hennebelle, à plus d'une heure et demie de marche de nos chez-nous. Après avoir rebroussé chemin en forçant le pas, nous avons terminé l'après-midi comme nous l'avions commencé : dans les bras l'une de l'autre, face au coucher du soleil.

They call it a day.

Lundi 15 septembre

À moi l'ivresse de la vitesse !

Je n'aurais jamais pensé que cela se ferait si rapidement. Une visite au garage Peugeot avec dad mercredi dernier, l'essai d'une Mini rouge magnifique et vendue à un prix abordable (c'est-à-dire qui mange l'essentiel d'un an d'économies drastiques) et voilà ! J'ai l'auto de mes rêves depuis cet après-midi. J'ai eu le feu vert paternel concernant le moteur qui est apparemment en très bon état pour une voiture qui a parcouru 45 000 kilomètres. Malgré ses dénégations, je soupçonne tout de même dad d'être soulagé de ne plus avoir à me céder sa Simca. La conclusion (et seule observation) de Joël (« De toute façon, tu conduis comme une folle, alors moins elle est chère, mieux c'est ») n'a pas réussi à me gâcher mon plaisir. Vu le prix de l'assurance et de l'essence, il est vraiment nécessaire que je trouve rapidement un emploi.

Mardi 16 septembre

La première sortie avec MA voiture a été pour rendre visite à madame Linghem [*proviseur du lycée de jeune fille d'Estrennes*], que je n'avais pas revue depuis mon départ de son établissement. Surprise en me découvrant devant la porte de son bureau, elle m'a souri dans l'instant et a pris aussitôt l'initiative de venir m'embrasser, manifestant clairement sa joie de me trouver là ; cela m'a mis tout de suite à l'aise. Le plaisir était partagé et j'ai eu un peu honte de n'être jamais allée la saluer avant aujourd'hui. Nous avons papoté un bon moment comme deux vieilles amies que nous n'étions tout de même pas, même si nous avons toujours eu d'excellents rapports, assez fréquents les dernières années. Elle n'a pas changé, elle est tout aussi impeccable qu'autrefois et seuls les cheveux de son célèbre chignon ont pris date en grisonnant. Elle m'a suggéré de tenter de « me mettre dans la poche un représentant syndical » (je ne l'imaginais pas capable d'utiliser une telle formule), car d'après elle certains sont des relais bien plus influents que les proviseurs. J'ai dit que j'allais y réfléchir, mais je fonde beaucoup plus d'espoir en elle qu'en quiconque pour me décrocher un remplacement, si l'occasion se présente évidemment. J'ai promis de considérer une adhésion à l'association des anciens élèves du lycée (but I have bigger Fish to fry).

Mercredi 17 septembre

Comme je n'avais rien de spécial à faire (et aussi, je l'avoue, parce que la curiosité me tenaille depuis vendredi dernier), je suis allée, tout en marchant, jusqu'au lycée. Le temps était ensoleillé, c'était bien agréable, mais comme il fallait s'y attendre il n'y avait « rien à voir » quand je suis arrivée, quelques minutes avant midi. J'ai profité du fait que la grille était déjà ouverte pour entrer, monter le grand escalier et me glisser dans le hall, tout en mettant au point une explication plausible à ma présence pour le cas où je me retrouverais face à face avec Coquidet ou Lejeune. Mais tout était parfaitement calme, et l'on ne trouvait pas âme qui vive. J'ai jeté un coup d'œil discret dans le local des surveillants au travers de la porte entrebâillée : personne. Je suis restée là, immobile et indécise, pendant plusieurs minutes, jusqu'à ce que la sonnerie, soudaine et stridente, me fasse sursauter et me ramène au réel. Une brigade de pions est apparue



brusquement, émergeant d'on ne sait où, et Guillemant, qui menait la troupe, m'a aussitôt reconnue et s'est avancé à ma rencontre. Je ne lui ai pas caché que je venais dire un bonjour « en passant » à un ancien camarade de fac que je n'avais pas vu depuis plus d'un an. Malheureusement, il m'a appris que Gallo était de service à la porte nord, de l'autre côté du lycée, et qu'il ne serait pas là avant une vingtaine de minutes, sans que son transit par le local soit pour autant certain. Il m'a proposé d'entrer pour l'attendre, mais j'ai décliné l'invitation. Je trouvais que je m'étais déjà beaucoup avancée et je ne voulais pas en faire plus et risquer d'alimenter les potins de la rentrée. J'ai choisi un air décontracté et je suis partie, en empruntant le couloir est pour être moins remarquée, croisant le flot de ceux qui allaient à la cantine.

Samedi 20 septembre

Y a-t-il un « plus beau métier du monde » ?

Je n'ai pas réussi à convaincre Joël de m'accompagner chez les grands-parents Vasseur pour le weekend. Je leur avais pourtant promis de leur amener leur petit fils, qu'ils ne voient pas assez souvent à leur goût. Mais Joël a répondu à mon offre en affirmant d'un ton hargneux que je suis leur « chouchou » depuis toujours et qu'il ne tient donc pas du tout à être invité au Touquet en même temps que moi. C'est la première fois qu'il me dit ça ; une de ses marques d'indépendance dont a parlé mum, surement. C'est probablement un des derniers weekends ensoleillés de l'année et j'ai saisi le prétexte de la prise en main de la Mini pour m'échapper vers la mer. J'adore grand-père Léon et plus encore grand-mère Mélie, et chaque visite chez eux est pour moi l'occasion de l'écrire à nouveau dans ce journal. Comme toujours, grand-mère a fait semblant de nous chasser dans le courant de l'après-midi pour « pouvoir faire tranquillement ce qu'elle avait à faire ». La forêt du Touquet n'est à nulle autre pareille. Les maisons, depuis les plus modestes, comme celle de Mélie et Léon, jusqu'aux plus luxueuses, sont posées sur des petites collines couvertes d'un gazon sans limites, sans clôture, et seuls les bouquets d'arbres isolent les unes des autres ; elles n'ont même pas de numéros. Mélie sait le plaisir que nous prenons, son Léon et moi, à nous promener dans la futaie ou sur la plage,

tout en explorant pour la millième fois leur sujet préféré, à tous les deux : l'éducation des enfants. Ce n'est nullement un hasard s'ils ont été tous deux instituteurs, m'a rappelé une fois de plus grand-père, et pas davantage s'ils se sont mariés. Dotés tous les deux d'une foi inébranlable dans la puissance et l'importance de l'école, ils avaient le désir de vouer leur vie à leur métier, et c'est ce qu'ils ont fait. Leur plus grande fierté, a-t-il réaffirmé, est que leur fille unique ait poursuivi dans cette voie. Cet après-midi, grand-père, à qui je n'ai pas caché que je voulais avant tout trouver un emploi au plus vite, a une nouvelle fois plaidé pour que je me consacre à l'enseignement : « le plus beau métier du monde, le seul qui vous rend plus qu'il ne vous prend ».

Mercredi 24 septembre

Aujourd'hui j'ai fait la fofolle.

J'ai utilisé une bonne partie de la journée à bichonner ma nouvelle acquisition puis à l'exhiber un peu partout. J'ai emmené mamie Marie jusqu'à Estrenne en choisissant le plus long chemin que je connaisse. Elle était fière comme Artaban et elle m'a demandé, à notre retour, de montrer la voiture à ses voisines. C'était touchant de la voir aller d'elles à moi puis de moi à elles puis de me prendre par la main en disant « C'est la voiture de ma petite fille, vous la connaissez, Nicole ? Vous vous souvenez ? Elle a grandi, c'est certain ! Elle a tellement de diplômes, vous n'imaginez pas ! Elle va être professeur, comme ses parents, mais maintenant il faut beaucoup, beaucoup de diplômes, ce n'est plus comme avant. Et elle est très jeune, 20 ans ! Vous vous rendez compte ? Professeur à 20 ans. Et en plus, elle conduit une voiture ».

Je n'ai pas manqué de littéralement pousser Annie dans la Mini à sa sortie de l'hôpital (je m'y employais sans succès depuis une semaine) et je me suis amusée à lui faire peur sur la route de Lens qui est bien pourvue en lignes droites où l'on peut « pousser un peu la mécanique » comme dit Joël. Je lui ai promis que nous nous accorderions du bon temps dès que je serai stabilisée. Songeant aux « sorties en filles » de mum, j'ai ajouté « Et peut-être que ma mère voudra venir avec nous ! ». On a pris un fou rire.

Samedi 27 septembre

Je me meurs d'ennui.

Annie a proposé que nous sortions ce soir ou demain, mais malgré la promesse que je lui ai faite, je n'ai pas le cœur à ça pour l'instant. Je passe des heures à lire, à trainer et à réfléchir, sans conviction, au moyen de « rencontrer JP par hasard », mais finalement le soleil se couche sans que j'aie rien fait, et l'inutilité de la journée qui s'achève me saute aux yeux. Et le jour suivant, ça recommence.

Jeudi 2 octobre

Je suis aux anges.

J'avais noté le numéro de téléphone (des parents) sur le dossier en espérant vaguement que ce serait un atout supplémentaire de pouvoir être jointe (plus) facilement (que les autres) et j'évitais de sortir entre 9 h et 15 h pour ne pas manquer un coup de fil éventuel du rectorat. Ça n'a servi à rien, c'est la bonne vieille poste qui m'a apporté la grande nouvelle, mais peu importe le flacon pourvu qu'on ait l'ivresse !

On me propose un remplacement d'un mois à Victor Hugo. Dans la minute qui a suivi l'arrivée du courrier (avant 11 h), j'avais accepté (cette fois le bigophone a été utile !). Je débute lundi prochain. Je suis folle de joie, et j'ai passé le reste de la journée à flotter sur un petit nuage. J'aurais dû commencer tout de suite à préparer les cours, mais je me suis bornée pour l'instant à faire un saut au lycée pour prendre connaissance des classes qui me sont confiées ainsi que de mon emploi du temps. Le plus compliqué a été de me procurer les livres choisis par l'établissement (heureusement que l'association de parents d'élèves a pu me dépanner !). Le gros morceau de mon poste sera la Terminale C. Dieu merci, ce n'est pas celle de Joël.

J'ai acheté une bouteille de champagne qu'on a bue tous ensemble. Dad m'a félicitée (noticeable event) et mum, toujours pragmatique, m'a confirmé qu'après un premier remplacement réussi, la probabilité d'être rappelée est multipliée par deux ou trois par rapport à celle de qui n'a pas encore pratiqué. Pour augmenter mes chances je m'étais déclarée mobile

dans tout le rectorat et c'est une vraie aubaine, un quasi-miracle, que mon premier contrat soit à Bourton.

Je n'ai pas oublié de griffonner un mot pour informer Léon et Mérie de ma bonne fortune. Je sais combien je vais leur faire plaisir. J'ai choisi ma carte postale de « Bécassine maitresse d'école » que je gardais depuis longtemps pour une grande occasion.

Lundi 6 octobre

Je crois bien que ce lundi était un grand jour pour moi.

Attention, mesdames et messieurs, c'est aujourd'hui que Nicole Blondel faisait ses débuts dans l'Éducation Nationale (avec un E et un N majuscules, comme ne manque jamais de l'écrire dad). !

Bien que ce fut une classe de troisième qui m'attendait, je n'en menais pas large ce matin. Je me suis présentée au lycée dès huit heures et pourtant je ne donnais mon premier cours qu'une heure plus tard. J'étais ainsi plus décontractée pour faire la connaissance des collègues présents et j'ai pu saluer Coquidet et Lejeune en prenant mon temps. Et puis j'ai retrouvé JP. Quand j'ai passé la grille grande ouverte, il était en haut des marches du large escalier d'accès, près de la grande porte d'entrée, observant les mouvements désordonnés des élèves quelques mètres plus bas. J'ai tout de suite reconnu sa silhouette, et je confesse que mon cœur a donné quelques coups plus rapides et plus forts en l'apercevant, mais mon visage n'a rien trahi et mon pas est resté le même. De son côté, il ne pouvait manquer de me voir, évidemment, mais il ne bougea pas et attendit que j'arrive à sa hauteur pour se manifester. Il s'avança et dit tout simplement « Hey bébé ! je suis content de te voir », avec un large sourire et il m'embrassa sur la joue, comme si nous nous étions deux amis qui s'étaient quittés hier.

Il n'a pas changé. Toujours aussi mal vêtu, les cheveux longs et en bataille, l'air un peu renfrogné quand il ne parle pas. Mais quels yeux ! grands et brillants, ils captivent tous ceux qui les croisent. Et quelle voix ! chaude et enveloppante, je l'ai retrouvée exactement comme je l'avais gardée dans mon souvenir. JP n'a rien perdu de son pouvoir d'attraction. Nous n'avons pu échanger que trois mots au milieu des allées et venues, conscients

d'être sous les regards de bien des gens. Et comme il devait prendre la salle de permanence dans la foulée, nous n'avons pas pu poursuivre. Au moins nous sommes-nous vus. J'ai eu le temps de lui dire que j'avais mille questions à lui poser, et nous avons prévu de déjeuner ensemble mercredi (je l'ai invité, pour parler clairement). C'est mon jour le moins chargé, et de son côté il devra sécher un de ses cours de l'après-midi à la fac, même si, comme nous en avons convenu, nous nous retrouvons à twelve'o clock sharp et que nous mangeons rapidement.

La perspective de mon rendez-vous avec JP a eu sur moi un effet calmant que je n'aurais pas imaginé. J'ai tout de même eu un peu de mal à reprendre le visage austère et appliqué que je me suis employée à confectionner pour mes élèves. Je suis une femme, je suis plutôt frêle, je suis très jeune : trois raisons, m'a longuement expliqué mum, pour être distante (sans apparaitre indifférente), sérieuse (en évitant la froideur), et impavide (mais pas collet-montée), et ceci en toutes circonstances (en insistant sur ce dernier point). Je pense que c'est sage et plein de bon sens, et cette première classe (sans trop de « têtes de cochon » m'avait dit Lejeune) était le champ d'expérimentation idéal pour tester mon rôle de composition. Cela s'est très bien passé, et je me sens un peu rassurée, voire confiante, pour celles qui vont suivre. Dans l'arène, maintenant j'y suis.

### 3. PIERRE

[15 septembre 69 – 9 octobre 69]

Lundi 15 septembre 1969

Les yeux clos, couchée sur le dos, Noisette s'étire autant qu'elle le peut avant de replier ses pattes comme un chien qui fait le beau, offrant son ventre blanc à un pâle soleil d'automne. Elle a choisi, dans la zone où tombent les rayons à peine chauds, le seul endroit qui lui propose quelques carreaux d'un jaune brillant, résultat d'un essai de René qui envisagea à une époque d'en couvrir les quelque vingt mètres carrés de surface cimentée, inégale et disjointe, qui constituent le sol de notre petite cour. De l'étroite fenêtre de ma chambre qui surplombe l'espace fermé où s'est installée la chatte, j'aperçois, en écartant le rideau de dentelle, le lierre rouge qui s'étend sur le mur, nous sépare du jardin du voisin et déborde de l'autre côté. Si je tourne la tête, je trouve le toit de l'appentis exigü, protégé par des plaques ondulées en fibrociment, que René a construit pour abriter son outillage encombrant, celui qui ne reste pas en permanence dans la 403, ainsi qu'un stock limité de matériaux. La plieuse y occupe une place de choix tout comme les tôles zinguées entières, soigneusement entreposées à plat, mais on remarque davantage, amassés en tas, les morceaux de toutes tailles et formes récupérés sur les lieux de travail dans l'espoir, souvent déçu, de pouvoir les utiliser plus tard. Je vois aussi le solide et lourd vélo d'Alvaro, appuyé sur le mur donnant sur la rue Lamendin. La bicyclette n'est là que lorsque le chantier en cours est trop loin du foyer où loge l'ouvrier de René et qu'il est plus rapide pour lui de venir ici le matin et de partir dans la voiture de son patron.

Tout est tranquille. Maman est occupée dans la buanderie ; elle m'a demandé d'en sortir mon demi-course dont c'est le lieu de garage habituel. Elle fait des allers-retours silencieux entre le lave-linge et les deux fils tendus parallèlement à la maison, juste à l'aplomb de ma chambre, au plus près de la paroi pour empiéter le moins possible sur la surface disponible afin de laisser la place pour la 403. Je ne peux pas la voir, mais je saurai qu'elle a terminé de mettre la lessive à sécher quand j'entendrai se refermer la porte qui donne sur la cour et dont le bas racle bruyamment le sol depuis toujours, en tout cas depuis longtemps. Il est probable que dans les minutes qui suivront elle montera me demander si tout va bien, un large sourire illuminant son visage. Nous ne nous sommes pas adressé la parole depuis environ deux heures alors que nous sommes dans la même maison et c'est pour elle la durée maximale acceptable avant de s'assurer que « tout va bien ». Ce ne sera naturellement qu'un prétexte pour venir me voir et si je veux savoir pourquoi c'est tellement urgent de me parler, elle réagira, comme à l'habitude, en m'étreignant comme si je revenais d'une longue absence :

« Tu comprends, je t'ai attendu si longtemps, et je suis tellement heureuse de t'avoir, que je veux profiter de toi à chaque moment et ne rien perdre ». Je n'aurai pas besoin de lui expliquer ce que je suis en train de faire ou quel est le cours de mes pensées, même si souvent j'aimerais qu'elle me pose des questions. Il suffira que je sois là, répondant à son sourire, à son regard, et, sans doute, à son câlin.

\*\*\*

Comme prévu, maman est venue me serrer dans ses bras. J'avais oublié, mais pas elle, qu'il était un peu plus de seize heures et que c'est l'heure idéale pour un petit en-cas. Deux solides tartines agrémentées d'un bon morceau de fromage occupent donc une large assiette posée devant moi. Mais je vais attendre encore un peu la montée d'une vraie faim avant de les avaler.

Ces jours-ci, qui font la jonction entre les rentrées, celle de l'école du village et la mienne au lycée, sont pour moi des jours « d'entre-deux ». Entre deux années, je parle d'années scolaires, les seules qui importent, et entre deux saisons. Et finalement entre deux équilibres, celui des longues vacances d'été qui débordent de jouissance physique et s'incarnent dans

la solitude de la nature, et celui des études qui se tendent toujours d'inconnues et de défis, et que je vis comme une expérience aussi collective qu'individuelle. Ces jours « d'entre-deux », que j'affectionne particulièrement, sont un laps de temps qui doit être plein de nostalgie, de calme et de retour sur moi-même. J'ai besoin de les emprunter sans rien faire sinon songer au passé et au futur, en prolongeant le chemin, déniché par une introspection mentale, des incertitudes de la période qui arrive. Un cri joyeux et familier a soudain envahi la chambre, jaillissant de cinquante poitrines d'enfants et annonçant la sortie des élèves de l'école primaire, située à moins de deux cents mètres de la maison, tout du moins de ceux qui n'assistent pas à l'étude. À moins que les études n'aient pas encore commencé, une semaine après la rentrée. Je n'en sais rien, j'ai déjà oublié ce qu'il en est.

Comme je m'y attendais, un vacarme causé par des séries de roulements, tout proche, ne tarde pas à suivre, dominant les apostrophes que les gamins s'adressent, pressés de se dire tout ce qu'ils auraient pu se dire pendant la journée et qu'ils ne se sont pas dit. En effet, les plus âgés n'ont pas manqué de ramasser un court morceau de bois dans le pré couvert d'arbres qui fait face à l'école (il n'y a qu'à tendre le bras à travers les fils barbelés rouillés) pour le plaisir de le faire courir sur la grand-porte en tôle ondulée qui ferme notre cour tout en maintenant une force suffisante pour que chaque saut d'ondulation soit accompagné d'un « bang » sec. A la cadence de la pétarade, je peux savoir à quelle vitesse le tambourineur marche ou galope.

« Les enfants de l'école viennent avec fracas  
Vêtus de hoquetons et jouant de l'harmonica »

J'adore Apo (llinaire).

À l'époque, pas si ancienne, où cette école était la mienne, René me demandait de rester devant notre porte tant que tout le monde ne s'était pas égayé dans les rues avoisinantes pour empêcher que l'on tambourine et que l'on abime du même coup la peinture protégeant le métal. Naturellement, et même si je m'efforçais, collé au portail, les bras en croix, de remplir ma mission, je ne parvenais pas à m'opposer à grand-chose



quand une bande de « grands » avait décidé de « rouler sur la porte » (c'est ainsi que le jeu avait été baptisé bien avant que je ne commence ma scolarité). Rendu furieux par les dégâts causés (et aussi, peut-être surtout, par son impuissance) René demanda aux instituteurs de sermonner leur marmaille (et ils le firent, j'en témoigne, mais sans grand succès). Il essaya alors de convaincre le père Taverne, propriétaire du pré, de débarrasser plus soigneusement le bois de son enclos. Les Taverne firent un effort qui dura six mois, mais quand ils prirent conscience que la requête de René n'était pas ponctuelle, mais permanente, ils décidèrent de faire la sourde oreille, tout en écoutant calmement les plaintes. René s'est lassé. Et c'est la raison pour laquelle notre portail est repeint deux fois plus souvent que tous ceux du village.

Noisette vient d'arriver et de sauter sur ma table, réclamant des câlins.

Mardi 16 septembre 1969

Le brouillard est apparu ce matin. Habituellement, il est au rendez-vous une semaine plus tôt.

J'ai accompagné le petit Claude au collège Basly à Bourton pour son entrée en sixième et il m'a donc fallu me lever à 6 h 15, ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps. À compter de demain, jour de la rentrée pour les classes terminales au lycée Victor Hugo, ce sera mon horaire le plus fréquent.

Claude Leriche (que tout le monde appelle le petit Claude bien qu'il ait toujours eu strictement la même taille que tous les gosses de son âge) est le fils de Norbert et Alice, qui tiennent le bistrot juste à côté, au coin de la rue Lamendin et de la rue Barbusse qui longe la rivière. C'est le petit dernier, arrivé 9 ans après le plus jeune de ses deux frères, alors qu'on ne l'attendait plus. Il est le troisième né ce qui atteste clairement que ses parents ont eu l'occasion d'apprendre comment on s'y prend pour élever un garçon (ses deux frangins ont d'ailleurs l'air d'avoir tout à fait bien supporté l'aventure), mais ils paraissent avoir perdu tous leurs moyens avec Claude. Ils donnent l'impression d'hésiter en permanence sur ce qu'il faut faire, s'inquiètent pour un nez qui coule ou une demi-heure de retard et demandent à tout propos des conseils à tous ceux qui viennent boire

une chope pour, semble-t-il, suivre systématiquement les avis les moins pertinents. J'ai remarqué que les gens disent, avec un air entendu que je ne sais pas interpréter, qu'il n'y a pas matière à s'étonner, que c'est toujours comme ça avec les enfants « venus avec l'âge ». Alice Leriche, une des commères du quartier, et Norbert, dont le comptoir est le lieu de tous les débats, ne peuvent certainement pas ignorer ce point de vue populaire, mais visiblement ceci n'empêche pas cela.

Il n'est donc pas surprenant qu'ils aient été affolés, et tétanisés pour tout dire, il y a deux ans, quand ils ont pris conscience (une visite de l'instituteur, qui avait apparemment jeté l'éponge, les y a beaucoup aidés...) que Claude était en totale perte scolaire. La famille Leriche n'est pas très portée sur les études, mais tout de même. Les deux premiers fils ont été capables de « faire leur trou » comme dit Norbert. L'aîné a réussi à obtenir son BEPC et il est à l'heure actuelle contremaître dans une entreprise de travaux publics. Son cadet, moins brillant, mais débrouillard, s'est contenté du CEP avant de passer son permis poids lourd pendant son service militaire et il se prépare maintenant à emmener fièrement « son » camion dans tout le nord de la France.

C'est finalement maman qui, après m'en avoir parlé, leur a proposé que j'aide le petit à faire ses devoirs deux fois par semaine. Les parents ont aussitôt accepté, comme le paralytique consent à s'en remettre au Seigneur.

Claude est un gamin attachant. Plutôt rondouillard, planté sur deux jambes en barreau de chaise, les cheveux en brosse, il est resté sur la réserve lors de nos premières rencontres ; bien que me connaissant depuis toujours il m'a instinctivement considéré comme plus proche des adultes que de lui. Nous nous installons les mercredi et samedi (un seul de ces deux jours pendant les vacances) dans la salle à manger des Leriche et la chronologie est invariablement la même. Alice éloigne le grand compotier en porcelaine blanche, dans lequel je n'ai jamais rien vu d'autre qu'un amoncellement de papiers, l'emportant de la longue table vers le buffet, près des photos de mariage. Puis elle enlève le napperon rond en coton pour enfin passer la main sur le bois ciré d'un mouvement semi-circulaire, paraissant vouloir ôter quelques miettes hypothétiques. Notre espace de travail dégagé, elle quitte aussitôt la pièce, comme si celle-ci

avait brusquement changé de destination et qu'elle n'y avait du coup plus sa place. Mais elle n'oublie cependant jamais de nous lancer, alors que Claude entreprend de déballer son cartable :

« Travaillez bien ! »

Pendant ces deux années j'ai fait de mon mieux, Claude aussi, et je suis très satisfait (peut-être plus que lui) qu'il ait été admis en sixième. Je n'ai guère révolutionné l'enseignement du français et des mathématiques (le calcul comme ils disent) en essayant de lui apprendre ce qu'il ne saisissait pas en classe. Mais la répétition étant la base de la pédagogie j'en ai usé et abusé en me concentrant sur l'acquisition d'automatismes (« la grammaire, c'est comme la boxe [le sport préféré de Claude] tu dois avoir de bons réflexes » est une de mes phrases préférées). Malheureusement, les limites dans sa capacité de compréhension restent toujours un mystère pour moi. La plupart du temps, je ne réussis pas à identifier la raison pour laquelle il « bloque » et il est fréquent que mes stratégies de contournement de la difficulté ne fonctionnent pas. Si cette expérience me rend modeste et plein d'indulgence pour les instits, elle me renvoie aussi à moi-même. Il n'est pas une semaine où je ne m'arrête une minute sur le trajet entre nos deux maisons pour souffler un grand coup et remercier le ciel de m'avoir fait tel que je suis, apte à saisir des concepts dont Claude et ceux qui lui ressemblent ne soupçonneront jamais l'existence. Mais je ne peux m'empêcher parfois de me demander jusqu'à quand il en sera ainsi. Jusqu'à quel niveau d'études avant de faire partie de ceux qui passent à côté ? Je me sens capable du meilleur. Mais comment sait-on qu'on est proche de sa limite ? Qu'on l'a atteinte ? Et comment fait-on pour l'accepter ?

J'ai fait tout ce que j'ai pu pour que cette entrée en sixième soit un sujet de fierté pour Claude, et c'est pour cela que je l'ai accompagné, « comme un entraîneur amateur accompagne son boxeur qui va combattre chez les professionnels » lui ai-je lancé. Mais je ne suis pas certain qu'il ait envie d'aller chez les professionnels, et il sent bien que la bataille sera rude. Je lui ai montré les lieux, et expliqué le fonctionnement d'un collège. J'ai salué M. et Mme Blondel, les parents de Joël, qui enseignent à Basly, et cela m'a permis de leur présenter mon petit protégé qui les regardait, passant d'un pied sur l'autre, la casquette à la main, la morve au nez et le cartable tout

neuf encore attaché sur le porte-bagage du vélo. Je lui ai expliqué que la rencontre peut lui être utile, car ils ont tous les deux une mémoire d'éléphant et son visage est maintenant gravé dans leur cerveau. S'il n'y voyait pas que des avantages, il n'a pas osé me le dire. « Ne t'inquiète pas, on continuera à se voir comme avant et je t'aiderai », lui ai-je répété avant de l'envoyer se mettre dans les rangs. J'ai bien compris qu'il avait tout de même la gorge serrée quand on a appelé son nom et qu'il s'est avancé.

Je suis parti.

Le brouillard s'était levé.

\*\*\*

Maman était inquiète ce soir, car René a eu plus d'une heure et demie de retard sur son horaire habituel de retour. Elle m'a envoyé aux nouvelles après une heure d'attente. J'avais du mal à trouver l'adresse où il travaillait (à Rudancourt) et finalement lui et moi nous sommes croisés, nous identifiant l'un l'autre simultanément. Il m'a proposé de mettre le demi-course sous la bâche et de me serrer à côté de lui avec Alvaro, mais j'ai préféré rentrer en vélo, fonçant aussi vite que mes jambes me le permettaient, libéré d'être rassuré pour maman. Je n'imagine pas maman sans René. La seule idée qu'il puisse avoir un accident la rend livide. Après presque quinze années de mariage, elle l'aime toujours, c'est sûr.

Mercredi 17 septembre 1969

D'une année sur l'autre, je retrouve mon lycée centenaire comme on reconnaît un vieux camarade. J'aime ses murs épais, ses larges couloirs couverts de dalles sonores et fraîches, les boiseries sombres qui courent autour des bureaux et de certaines salles communes, ses grands escaliers usés et couineurs. Comme toujours au début de l'année scolaire, Joël, Michel et moi en avons fait le tour complet après avoir rendu visite au buste de Victor Hugo qui trône au centre du hall d'entrée et lui avoir caressé la barbe comme le veut la tradition. Cette statue est le premier (peut-être le seul vrai) indice qui suggère qu'on pénètre dans un lycée. Le bâtiment sombre, tout de brique, de bois et d'ardoise n'a en effet pas été conçu à des fins d'enseignement, c'est un noble héritage de temps industriels anciens. Chaque jour de rentrée, notre trio y traque les

changements (salle ajoutée, mur tombé, escalier remplacé...), que nous n'aimons pas, et les rafraichissements (coup de peinture, plancher réparé...), que nous accueillons avec davantage de bienveillance. Cette année n'a pas failli à la tradition, mais nos découvertes sont venues d'ailleurs. Mai 68 nous réservait (encore) deux surprises.

La première a la forme d'un local enfumé situé dans le rez inférieur du bâtiment. Notre rez inférieur (terme officiel ; je ne connais personne qui a déjà vu un autre « rez inférieur » que celui-là) est une sorte de soubassement dont le plafond est à deux mètres de hauteur à peine, et on y pénètre en s'enfonçant de deux marches dans le sol. On y trouve la cantine du côté est, les garages à vélo en empruntant l'accès sud (face à l'entrée principale du lycée), la chaufferie et le stockage du charbon au nord et, maintenant, le « Foyer » en poussant la toute petite porte (que personne n'avait jamais remarquée jusqu'alors) qui se découpe dans le mur ouest. Outre la fumée de cigarette (certaines, encore en train de terminer de se consumer, débordaient d'un plat en métal faisant office de cendrier) qui nous a pris la gorge, un bruit infernal, délivré par un électrophone flambant neuf, nous a saisis dès notre arrivée. Sans pénétrer plus avant, nous avons parcouru la pièce des yeux sous le regard indifférent de la plupart de ceux qui étaient là, mais celui clairement hostile de deux redoublants affalés par terre, une bouteille d'Orangina à la main. Il paraît que ce foyer (vingt mètres carrés sans fenêtre) est le résultat de la lutte des élèves pendant mai 68, comme nous l'a dit le gauchiste de service après nous avoir lancé un « Entrez camarades » qui a fait faire une grimace à Joël. « Cet endroit doit nous permettre de faire la démonstration de notre capacité d'autogestion des fonds qui nous ont été attribués par le Conseil d'Administration après une année de palabres », a-t-il ajouté.

Bon, passons à la deuxième source d'étonnement, beaucoup plus satisfaisante. Il s'agit de la création d'une « bibliothèque », située dans une grande salle lambrissée au fond du hall. Son nom officiel est « Centre de Documentation et d'Information » (CDI) et on peut y trouver (pour une consultation sur place) la plupart des journaux et des magazines nationaux et lire et/ou se faire prêter des livres. Elle fonctionne en « libre-service » (il faut noter sur un cahier cartonné le titre de l'ouvrage qu'on

emprunte, puis à quelle date on l'a rendu). Je suppose que libre-service est le terme acceptable par l'administration pour « autogestion », enfin c'est ce que j'en ai approximativement conclu. Évidemment, un coup d'œil rapide nous a permis de constater que les livres sont en nombre assez restreint (pour l'instant ?) et rassemblent surtout les classiques (certains présents dans plusieurs collections !) qui sont aux programmes des différentes classes. Les responsables ont comblé les rayonnages disponibles avec des vieux numéros des principaux journaux (certains datant de plus de deux ans) choisis « pour leur intérêt documentaire » affirme un mot manuscrit épinglé sur une planche. Il y avait presque autant d'élèves que dans la cellule enfumée du Rez Inf évoquée plus haut, mais ceux-là feuilletaient les revues dans un silence total.

Michel, le plus perplexe de nous trois en face de toutes ces nouveautés, en a profité pour consulter ce que disait le dictionnaire au mot « foyer ». Il nous a fait lire avec lui : « local servant de lieu de réunion, de distraction ou même d'habitation à certaines catégories de personnes ». Il a pronostiqué le plus sérieusement du monde que le premier emploi serait pour les gauchos, le second pour les aspirants hippies et le troisième pour les amoureux (assez rares chez nous à vrai dire), en concluant qu'il ne voyait pas d'usage pour les élèves normaux. Notre agitation a fait esclandre et carrément mauvais genre lorsque Saint-Jean [*Baptiste Coquidet, le Principal du lycée, surnommé Saint-Jean par Pierre*] est entré, alerté par le niveau du bruit (ai-je oublié de préciser que son bureau est juste en face et sa porte toujours ouverte ?). Que pouvions-nous arguer quand il a demandé ce qui nous faisait rire de manière si inconvenante (sic) ? Michel, qui ne manque pas de répartie, nous a sauvés du ridicule en prétendant que nous venions de nous remémorer une scène du « Cerveau ». Saint-Jean a pesé la réponse, n'y a rien trouvé à redire (à part qu'on devait respecter le silence, et il nous a montré du doigt le panneau ad hoc) et n'a pas insisté. Heureusement, car nous avons constaté quelques minutes plus tard qu'aucun de nous trois n'a vu « Le cerveau ». Mais enfin, cette bibliothèque c'est une bonne initiative et j'ai bien l'intention de la fréquenter régulièrement.

En ce qui concerne notre « environnement pédagogique » comme dit Saint-Jean, pas de grands changements cette année à part le fait que Joël

n'est pas dans la même classe que Michel et moi, et ce pour la première fois depuis la sixième. Une deuxième classe de Terminale C a été créée à cette rentrée et c'est ce qui nous vaut cette séparation inattendue. Elle n'aura que peu de conséquences sur notre amitié ; nous aurons quasiment autant d'occasions de nous voir qu'auparavant (et nos emplois du temps sont très compatibles, tant mieux). Du côté des élèves, uniquement deux nouveaux par rapport à mon année de Première : un redoublant et une fille (qui vient d'ailleurs d'arriver à Cambrezelles). En ce qui concerne les enseignants, Bob [*Robert Caron, appelé « Bob » par tout le monde, prof de maths des Terminales C*] est toujours fidèle au poste (heureusement pour nous) et La Reine [*surnom d'Évelyne Leroy, prof de Physique-Chimie*] ne nous a pas laissés tomber, contredisant les bruits de départ qui couraient l'an passé. Une nouvelle tête pour nous : Degorre. C'est notre prof principal, ce qui nous a valu les sarcasmes de Joël (lui a la chance que la même responsabilité soit portée par Bob dans sa classe) : le prof de Philo comme prof principal d'une TC, il trouve ça désopilant.

Je me rends compte, alors que maman me demande de descendre diner, que je n'ai pas parlé de la rencontre la plus inattendue de la journée. Et pourtant je ne saurais l'oublier.

Joël et moi revenions de notre « tour de lycée », Michel nous ayant déjà quittés pour rentrer déjeuner, et nous empruntions le couloir est en direction du hall, lui pour sortir à son tour et moi pour prolonger vers la cantine. J'étais en train, tout en répondant distraitement à mon ami, d'observer attentivement la nana qui venait vers nous, et que nous allions croiser, en spéculant sur qui elle pouvait être (élève ? Peu probable, je les connais toutes à priori. Prof ? Nouvelle alors, mais si jeune ? Pionne ? Possible. Visiteuse ? Mais de quel genre ? Mère d'élève, sûrement pas...). C'est à ce moment-là que je vois Joël se diriger droit vers elle, et sans plus d'entrée en matière qu'un banal « Salut » plutôt boudeur, il lui demande si elle peut le ramener !

C'est comme ça que j'ai découvert ce matin à quoi ressemblait Nicole, sa frangine. Mais il ne m'a même pas présenté. Il faut dire que je suis resté interdit, scrutant la réaction de la belle inconnue à l'apostrophe de mon copain, et je devais avoir l'air d'un parfait imbécile. Je n'en reviens toujours pas : Joël est mon meilleur ami depuis nos 12 ans, je vais chez lui

deux à trois fois par mois au moins et je n'avais jamais rencontré sa sœur ! Et quelle sœur ! Canon, la sœur ! Je ne suis pas en mesure de la décrire complètement, mais quelques flashes me suffisent pour le moment : très mince et élégante, robe courte et jolies jambes, cheveux blonds mi-longs sagement coupés, un visage régulier à la peau délicieusement tiquetée de délicates rousseurs. Joël n'a pas semblé du tout réceptif à mes remarques admiratives ni à mes reproches de ne pas m'avoir permis de la rencontrer plus tôt. « Bon, c'est ma sœur, c'est tout » a été sa seule réaction, qu'il a condescendu à compléter quelques minutes plus tard par « Elle est prof d'anglais et elle cherche du boulot ». Je connais bien Joël, pas la peine d'insister, alors j'ai laissé tomber.

J'ai l'avenir devant moi pour lui en reparler et je compte bien le faire.

La journée a été longue et je l'ai terminée en consacrant plus d'une heure à rassurer le petit Claude, perdu dans ses piles de cahiers et de livres, les cases de son emploi du temps, les noms de ses professeurs (qu'il n'a pas eu la présence d'esprit de tous noter) et j'en passe. Il a éclaté en sanglots dès qu'il est rentré chez lui, laissant ses parents désemparés, eux qui n'ont jamais quitté leur école primaire. On m'a appelé avant même mon heure habituelle de venue et j'ai eu mal au cœur pour ce pauvre gosse. J'ai compris que ça allait mieux et que je pouvais le rendre à sa famille quand il s'est mis à me parler de la cantine qui, contre toute attente, l'enthousiasme. J'ai promis de l'emmener avec moi demain matin pour que nous fassions route commune jusqu'à l'entrée de Bourton.

Bon, maman a fini de s'impatienter, là elle se fâche.

Jeudi 18 septembre 1969

De nombreuses gouttes d'eau à côté du bocal de Dupond et Dupont, mes deux poissons rouges, montrent sans ambiguïté que Noisette, qui semble profondément endormie, couchée en rond sur mon oreiller, a encore essayé de sortir mes cyprins dorés de leur aquarium. Depuis la fois où je lui ai fait comprendre que je n'étais pas d'accord pour cautionner ses agressions, elle n'a pas renoncé, mais veille à ne tenter sa chance que quand je ne suis pas là. Heureusement, les deux compagnons de plongée



ont saisi qu'il est nécessaire de se réfugier au fond du récipient dès que le félin apparaît.

J'ai envie de parler de Joël et Michel, mes deux copains, mes seuls amis.

J'ai fait leur connaissance en classe de sixième dès le courant du premier trimestre. Ils se fréquentaient déjà et ils m'ont admis comme troisième larron. Je ne sais plus très bien comment cela s'est fait que nous nous soyons rapprochés si facilement, car au départ rien ne nous y prédisposait, ni nos origines, ni nos lieux de vie, ni nos centres d'intérêt, rien si ce n'est peut-être un goût partagé pour la science. En vérité, il me semble que nous sommes devenus amis dès que nous nous sommes retrouvés ensemble pour notre première discussion. C'est probablement inexact, mais peu importe, c'est ce sentiment qui me reste et c'est donc ce qui est arrivé.

Michel est le plus petit et le plus frêle d'entre nous et il ne paraîtrait pas son âge s'il ne portait ces grosses lunettes dont la monture dorée est si commune chez les adultes. Il est d'une gentillesse infinie et sourit dès qu'il s'approche, qu'il vous connaisse ou pas, avant même de parler. Cela est si vrai qu'il arrive fréquemment que cette attitude mette mal à l'aise son interlocuteur et soit prise pour de l'impertinence, de la raillerie, voire de la condescendance. Mais non, ce n'est rien de tout ça. Michel est enjoué parce qu'il a un fond doux et délicat, voilà tout. Communément, tous ceux qui ne savent pas distinguer la jovialité de la bienveillance disent simplement qu'il est toujours de bonne humeur. Il peut rester à écouter les autres en train de bavarder (il adore ça) tout en continuant à sourire de la bouche et des yeux, signe certain qu'il suit les échanges avec attention. Même après toutes ces années, il m'arrive encore de lui demander, quand je me tourne vers lui au hasard d'une conversation, pourquoi il est si content, tant un tel comportement demeure inhabituel, en tout cas chez les personnes que je côtoie. Pour autant, il est doué d'une redoutable perspicacité et s'il parle assez peu il est capable de lancer la pique qu'il faut, au bon moment de la discussion. Mais il a le cœur sur la main et fait partie de ces gens qui se battent pour procurer à quelqu'un qu'ils apprécient quelque chose dont ils ne disposeront pas eux-mêmes. Joël pense que c'est cette aptitude à aimer la vie et la compagnie des autres qui lui permet de supporter la mauvaise situation dans laquelle est sa

famille (il est fils unique) qui doit travailler jour et nuit, se priver – et le frustrer – de presque tout pour réussir à survivre grâce à la petite épicerie que ses parents ont acquise. Michel sait qu'il ne pourra compter que sur sa bourse pour aller en fac (ressource qui ne suffira d'ailleurs pas s'il ne trouve pas un logement dans une résidence universitaire) et qu'en conséquence aucun faux pas ne lui sera pardonné. Ses résultats très moyens au lycée ne lui laissent donc que peu d'espoir d'obtenir le diplôme de kiné dont il rêve. Il nous en parle sans gêne, c'est le seul sujet qui efface son sourire.

Son aptitude à la gentillesse n'a d'égale que sa distraction, qui lui a souvent joué les plus mauvais tours « sans lui mettre un gramme de plomb dans la tête » comme disait le père de Joël quand nous l'avions comme prof de sciences naturelles au collège. Nous nous efforçons donc, avec Joël, de lui rappeler en temps voulu les dates des contrôles ou les papiers à ramener pour le lundi qui vient. Mais nous avons aussi appris à ne plus le charger de rapporter « Sciences et Avenir » (nous achetons cette revue en commun) qu'il a déjà réussi à oublier de se procurer (chez le libraire installé deux cents mètres avant l'entrée du lycée) pendant vingt jours d'affilée.

Joël est mon meilleur ami. J'ai réalisé que je pouvais lui parler de tout, ou presque. Il est incroyablement volubile (et je lui demande souvent de ralentir son débit de paroles, car il a tendance à manger ses mots), mais il a également, en tout cas avec moi, une incomparable capacité d'écoute lorsqu'il a compris qu'il s'agit d'une affaire capitale et personnelle. Dans un tel cas il devient muet comme une carpe, ne répond plus que par des onomatopées (qui n'engagent à rien) et il est susceptible de faire preuve d'une patience inattendue. S'il peut polémiquer longuement et durement sans jamais lâcher le morceau, il est d'une indulgence qu'on n'imagine pas s'il doit aider un ami malheureux, ou tout simplement triste, j'en parle d'expérience. D'évidence, il n'aime pas jouer ce rôle de confident, je vois bien qu'il y a une part de gêne dans son comportement. Il doit forcer sa nature, et je considère que cela donne encore plus de prix à l'application qu'il a mis dans le passé à me soutenir, à l'époque où je n'arrivais pas à

accepter René. J'ai confiance en lui, il ne me laisserait pas tomber si j'avais des ennuis. Et je ne l'abandonnerais pas non plus s'il avait besoin de moi. Tout comme sa sœur (tiens, ça m'est venu spontanément), il est grand et mince, aussi brun qu'elle est blonde, avec une mèche rebelle toujours sur le front. Pratiquant le judo de manière assidue, il porte exclusivement des survêtements lorsqu'il est chez lui (mais il se présente avec un jean quand il me rend visite, en tout cas si sa mère l'a vu partir) et il a les poches en permanence encombrées de toutes sortes de petits composants : c'est un passionné d'électronique. C'est d'ailleurs un des nombreux points qui nous rapprochent, la partie théorique de l'électronique n'est en effet constituée que de maths, et moi j'aime ça (il faut quand même reconnaître que si le montage ne marche pas, sans qu'on sache pourquoi, en appliquant les équations, c'est Joël qui trouve, empiriquement, la solution. Dans un tel cas, on va voir Bob, car les maths doivent toujours avoir le dernier mot).

En vérité, je pense avoir saisi pourquoi c'est, de Michel et Joël, le second qui est mon meilleur ami. C'est que je crois que lui et moi, nous pouvons nous comprendre, aussi différents que nous soyons. Michel a beau être la crème des copains, il conserve pour moi une part secrète que je ne sais pas déchiffrer.

Vendredi 19 septembre 1969

Ça y est ! j'en sais davantage sur Nicole, j'ai réussi à avoir une conversation, sans témoin, avec Joël cet après-midi. D'abord, elle n'a que vingt ans, bientôt vingt et un a-t-il précisé, il était donc logique que je la trouve jeune. Mais comme elle a eu son bac à 16 ans et qu'elle est apparemment aussi intelligente que belle, elle a depuis lors obtenu une licence d'anglais et s'est même payé le luxe (si l'on peut dire, car elle était hôtesse d'accueil [??] tout en allant à la fac) de passer l'année dernière à Londres. Elle est revenue (et a réintégré sa chambre dans la maison de ses parents) depuis le début de septembre et espère pouvoir effectuer des remplacements de profs dans la région en attendant mieux. Pas étonnant que je ne la connaisse pas : elle a accompli toute sa scolarité à Estrenne où elle a été pensionnaire à partir de la sixième (c'est vrai que « Victor Hugo »

n'a ouvert qu'il y a cinq ans). Elle a ensuite fait ses études à Lille, ne rentrant guère plus d'une fois par mois à Bourton. Mercredi dernier, elle est passée au lycée pour se présenter à Saint-Jean. On ne sait jamais, ça peut servir, dit son père. D'après Joël, c'est une sauvage et elle est rarement à la maison, toujours par monts et par vaux. Je lui ai demandé, moitié plaisantant, moitié sérieux, s'il me donnait ces précisions pour me persuader que je ne pourrai jamais avoir le moindre contact avec elle. Il a haussé les épaules sans répondre et m'a fixé des yeux comme si je parlais de la présidente de la République.

Réagit-il de cette façon parce qu'il ne voit pas sa sœur comme un garçon regarde une fille ou parce qu'il est un peu jaloux d'elle (on le serait à moins) ou encore pour la bonne raison qu'objectivement je n'ai aucune chance d'être un jour en situation de lui adresser la parole ? J'aimerais pourtant bien parler avec Nicole Blondel et vérifier si elle est vraiment conforme à l'impression qui m'est restée ou si la stupeur de la première rencontre m'a fait le souvenir plus beau que la réalité.

Le nid des hirondelles, installé depuis des années dans le hangar de René, à la jonction entre le large pilier en bois, le toit et le mur extérieur, est vide depuis deux jours, me semble-t-il. Je n'imagine pas qu'il soit arrivé malheur à ses occupants. Ces merveilleuses petites bêtes sont totalement indépendantes de nous, nous offrent de magnifiques récitals, mais ne se posent jamais dans la cour. Noisette a, depuis longtemps, renoncé à les attraper. Est-ce que j'aurais raté le rassemblement de la bande du village et son départ ? C'est possible, car ces oiseaux n'aiment pas le brouillard et celui-ci est présent tous les matins depuis mardi.

Maman a déjà entamé ses travaux d'approche pour savoir ce qui me ferait plaisir pour mon anniversaire. Elle s'y prend de plus en plus tôt, sans doute est-ce de plus en plus compliqué pour elle, à mesure que je vieillis. C'est un petit manège que je donne l'impression de ne pas comprendre, mais je m'arrange toujours pour la mettre sur la bonne piste le moment voulu. Cette année, ce sera facile. Laisser trainer dans ma chambre les dépliants que Joël m'a rapportés de Lille, et vantant les qualités du magnétophone G570 de Geloso, devrait être suffisamment explicite. Je me

suis assuré qu'on peut se procurer le G570 à « La maison du disque », la seule boutique potable de Bourton. C'est un cadeau assez cher, je parlerai donc aussi à maman de mon intérêt pour une lampe de bureau (bien plus abordable). Si j'ai la chance d'avoir le Geloso, je lui dirai clairement que je me contenterai d'une petite chose à Noël.

Samedi 20 septembre 1969

Le début de cette journée s'est révélé être surprenant pour le pédagogue amateur que je suis. Pour la première fois depuis que j'aide le petit Claude dans ses études, nous avons dû nous installer sur une table dans un coin du café des parents. Je lui ai désigné des chaises, le dos au comptoir pour éviter les distractions, mais du coup nous nous sommes retrouvés face à une fenêtre qui donne sur la rue Barbusse. Vers la fin de la matinée, en ce dernier jour d'ouverture de la pêche, ce passage était fort fréquenté par les pêcheurs qui revenaient les uns après les autres de la rivière toute proche. Maniaques du silence lorsqu'ils sont focalisés sur le bouchon, les adeptes de la canne peuvent être remarquablement bavards quand ils s'arrêtent au bistrot, ou pour les plus sobres, au milieu de la route, pour raconter leurs exploits, preuves en main, ou se plaindre de la disparition des truites (fustigeant les empoisonnements effectués régulièrement pour repeupler provisoirement les cours d'eau).

Je suis content, car mon élève a laissé ses idées noires derrière lui, en tout cas pour l'instant. En attendant les vraies difficultés en mathématiques (on a définitivement quitté le calcul) j'essaie de le centrer sur ce qui est le plus neuf pour lui c'est-à-dire l'anglais. Le point que je souhaite exploiter est qu'il n'est pas pénalisé dans cet apprentissage par la nécessité de maîtriser des prérequis comme c'est le cas dans presque toutes les matières. Il ne m'avait pas échappé dans le passé qu'il me présente toujours un air morne et des yeux plutôt éteints lorsqu'il fait face à un exercice ou à une leçon à mémoriser, mais est-ce vraiment surprenant quand on a des insuffisances ? Peut-on s'attendre à ce qu'en plus de m'écouter et de mettre de la bonne volonté il ait la physionomie enthousiaste ? Mais ce que j'ai pu constater aujourd'hui c'est à quel point son regard peut soudainement s'illuminer si son intérêt est éveillé. Une

bribe de conversation saisie, par une distraction involontaire, dans un des récits des as de la gaule et voilà un autre enfant devant moi ! Les mots techniques de l'halieutique, dont le sens m'échappe, lui évoquent des faits précis ; il devient souriant, astucieux, réactif. Et alors, quelle difficulté pour quitter ce monde familial et revenir à la classe du jour ! Il s'y efforçait néanmoins avec courage et ma foi, tant bien que mal, nous avançons. Il progressait dans la connaissance du verger anglo-saxon, objet de sa première exploration de l'anglais.

Malheureusement, il a suffi d'un buveur de bière plus curieux que les autres pour concentrer l'attention de tous les clients sur Claude et le transformer en bête de cirque. Même si cela était fait sans malice, on lui a fait répéter, à son corps défendant, plus de vingt fois chacun des dix mots de sa première leçon. Et qui de chercher à l'imiter (éclats de rire inextinguible des spectateurs), qui de commencer à l'interroger avec le cahier en main pour vérifier que les réponses étaient justes (molle protestation du père, sarcasmes de la salle), qui de (tenter de) chanter « It's a long way to Tipperary » pour montrer que la langue de Shakespeare n'a pas de secrets pour lui (débat ouvert pour savoir si c'est une chanson anglaise ou américaine). Le bazar quoi.

Claude, qui était surtout intimidé au début a fini par refuser de participer, et je n'ai pu que l'approuver du regard, d'un air désolé. J'espérais que Norbert quitterait pour une fois sa posture habituelle de bougon silencieux et résigné pour remettre un peu d'ordre chez lui, mais mon attente est restée vaine. Je veux croire que cet exercice forcé aura eu le mérite de décomplexer Claude ; le moins que l'on puisse dire en effet est que l'idée qu'il est parfaitement possible de parler une langue étrangère ne lui est pas naturelle.

J'ai fait comprendre à sa mère (la personne qui compte chez les Leriche) qu'il fallait définitivement exclure de travailler au milieu des clients qu'on soit assis le dos au bar ou pas.

\*\*\*

Je suis passé chez les Blondel cet après-midi au prétexte de discuter avec Joël, mais en réalité pour tenter de rencontrer sa sœur. Malheureusement, je ne l'ai pas croisée (était-elle là ?). Lui était en train de bricoler l'électricité de la caravane familiale avec son paternel, avant que celle-ci

soit encoconnée pour l'hiver. Je l'ai distraité un moment de ses obligations — nous avons bu un coca dans sa cuisine – et je suis parti après que son père l'eut appelé à l'aide plusieurs fois.

Dimanche 21 septembre 1969

Comme tous les dimanches matin, vers les dix heures, quand sonnent les premiers coups de la grosse cloche de l'église du village qui convoquent les ouailles du curé à la grand-messe, René est parti voir sa mère, Berthe. Moi je l'appelle « Bessie » depuis des années, mais je suis le seul de la famille à le faire. Cela m'est venu alors que je lui dessinais une carte pour Noël 1960 et que je voulais la lui adresser d'un mot tendre pour lui montrer que je l'aime beaucoup. Comme Berthe me parlait souvent de son admiration pour Bessie Love (d'après elle la meilleure actrice du cinéma muet, donc du septième art tout court) j'ai opté pour ce prénom. J'ai bien vu que Grand-mère a été surprise, mais touchée, par mon initiative, et neuf ans plus tard mon carton bariolé aux couleurs délavées par le soleil est toujours punaisé dans sa cuisine. C'est pour moi un geste d'affection de prolonger le jeu et pour elle un plaisir de l'accepter, d'un sourire bienveillant. J'ai appris depuis lors par un de mes profs d'anglais que Bessie ferait partie des diminutifs de Berthe en Angleterre. Je ne sais pas si c'est vrai, mais je me plais à le penser.

René ne m'a jamais proposé de l'accompagner et je n'ai jamais osé lui en parler quand j'étais enfant. J'ai longtemps souffert en silence de le voir partir sans moi, mais en grandissant j'ai pris l'habitude d'avoir mes propres moments de rendez-vous avec Bessie. Ils ne sont pas aussi réguliers que ceux de René, mais ils me sont précieux. Finalement, c'est peut-être grâce à lui que j'ai si fréquemment des tête-à-tête avec ma grand-mère, mais je doute que ce soit pour m'y encourager qu'il la rencontre seul chaque semaine.

Lundi 22 septembre 1969

La journée a été grise comme le ciel d'automne qui nous couvre dorénavant tous les jours. Les cours ont vraiment commencé et avec eux

sont réapparues toutes les insignifiances de la vie scolaire. Je me bagarre tous les matins avec les bretelles qui tiennent mon cartable sur le dos puis je retrouve les autres à l'entrée du lycée pour échanger les mêmes banalités que la veille. On compare nos impressions sur les nouveaux profs et les pions inconnus, on spéculé sur le temps qu'il va faire pour le cours de gym (serons-nous dedans ou dehors ?), on tente de deviner la date du prochain contrôle de maths, etc. Heureusement, le sourire décontracté de Michel finit toujours par nous rejoindre.

Si j'en juge par l'odeur qui se répand dans la maison maman a trouvé un chou-fleur.

Même Noisette a préféré aller farfouiller dans le hangar plutôt que de ronronner sur mon bureau.

Sale journée.

Mercredi 24 septembre 1969

J'adore les voitures décapotables, ce qui suscite systématiquement un haussement d'épaules de René, un sourire indulgent de maman et, s'il est dans les parages, un regard d'incompréhension de mon cousin Bernard, qui ne rêve que de motos. Il y en a une qui fréquente mon lycée cette année (il ne s'en est jamais présenté une seule les années précédentes !). C'est une magnifique MG verte, intérieur cuir marron, toujours garée près de la grille d'entrée, là où les places de parking sont occupées par ceux qui se lèvent tôt. N'ayant pas encore eu l'occasion depuis une semaine de voir arriver ou partir son conducteur, je cherchais à savoir à qui elle peut bien appartenir. Eh ! bien j'ai eu la réponse aujourd'hui, grâce à Joël, et j'ai été stupéfait d'apprendre que cette auto est la propriété de Copin-Galland. Mon ennemi juré ! Moi qui rêvais d'une ballade dans la belle anglaise. Bernard Copin-Galland est un élève de Terminale A et nous avons fait connaissance il y a exactement deux ans. Lors d'une récré de la rentrée 67, je me suis approché, par simple curiosité, d'un petit attroupement dont il était le centre. Il ne m'a pas fallu longtemps pour réaliser qu'il était en train d'expliquer pourquoi on devait s'opposer à la loi, en cours de discussion, relative à la légalisation de la pilule. Pour être honnête je ne m'étais pas beaucoup intéressé à la question jusqu'alors, mais une



incontrôlable antipathie vis-à-vis de ce prosélyte m'a rapidement envahi et tous les malheureux récits de grossesses non désirées, de tentatives d'avortement qui finissent mal ou de familles confrontées à des difficultés insurmontables parce que trop nombreuses — histoires qui sont le lot habituel de mon village — me sont revenues instantanément à la mémoire. Je ne pouvais pas me taire, il n'a pas aimé être contesté, et une violente altercation s'en est suivie. Depuis lors nous avons régulièrement des chamailleries, car comme on peut s'y attendre, dès qu'il entreprend de catéchiser un groupe quelque part, quelqu'un vient me prévenir et comme lui et moi ne sommes jamais d'accord, quel que soit le sujet... Je l'ai baptisé spontanément BCG un jour de Mai 68, et le sobriquet lui est resté.

Michel, qui met souvent le doigt où ça fait mal, m'a demandé il n'y a pas si longtemps pour quelles raisons je manifestais une telle animosité envers ce gars et cela m'a fait réfléchir. Il me faut admettre que nos discussions sont intéressantes, mon adversaire n'est jamais dans l'invective (j'agis donc de même) et si nos échanges sont passionnés, ils sont toujours argumentés et je gage que ceux qui nous écoutent en tirent profit. Alors ?... « Il est tout ce que je n'aime pas, ai-je finalement répondu à Michel. Trop bien habillé, trop sûr de lui, il prend trop facilement un ton de donneur de leçon. Il n'est pas de mon milieu tout comme je ne suis pas des siens et s'il représente une certaine vision du monde, il doit apprendre qu'il en existe d'autres qui ne sont pas inférieures à la sienne. Et puis il est le pur produit de sa famille. Il ne défend pas des idées qu'il a mûries, mais des idées toutes faites.

— Es-tu sûr que ce sont les vraies raisons ? relança-t-il. Tu ne pouvais pas savoir tout ça lors de votre première rencontre et pourtant tu l'as qualifié de "tête à claques". Et ce n'est tout de même pas de sa faute s'il a une famille qui est cultivée, qui a des idées et qui se préoccupe de l'en faire bénéficier. »

J'ai trouvé cette dernière observation pertinente, mais ce n'est pas ce j'ai dit, car elle était agaçante aussi. J'ai préféré répondre :

« Pourquoi te sens-tu obligé de le défendre ? Tu es le premier que j'entends prendre son parti. D'ailleurs tout le monde trouve qu'il a une "tête à claques" ». Et la discussion s'est arrêtée là.

Il faudra quand même que je creuse plus avant les remarques de Michel.

Horreur ! Noisette vient de sauter sur ma page alors qu'elle arrivait trempée de la tête aux pieds. Je n'avais pas pris conscience qu'il pleut à verse malgré le crépitement sur les vitres. Je me mets à rêver à une certaine capote qui ne se refermerait pas... J'esquisse un sourire ?

Jeudi 25 septembre 1969

Joël est un fou d'électronique, mais c'est aussi un lecteur assidu. Il adore penser que c'est de son père qu'il tient sa première passion et que c'est sa mère qui lui a transmis la seconde, mais de mon point de vue, rien n'est moins sûr. Toujours est-il que je profite régulièrement des bouquins qu'il achète, et qui sont, la plupart du temps, choisis par le libraire dans la collection « Le livre de poche ». Par contre, si Joël peut avaler une histoire plus vite que n'importe qui lorsqu'il est enflammé par l'intrigue, il n'aime pas communiquer ses impressions de lecture et nos échanges ne vont jamais plus loin que : « Tu as aimé ? Oui, et toi ? Moi aussi », ce qui est un peu frustrant.

Je suis en train de terminer « Le mouchard », écrit par O'Flaherty en 1925. Excellent choix du bouquiniste.

C'est un roman qui m'a saisi à la gorge en raison de la dureté du monde qu'il évoque et dans lequel je n'ai pas trouvé un seul personnage avec qui j'aurais envie de partager une bière irlandaise. Le type le moins antipathique, de mon point de vue, est paradoxalement le « salaud » aux yeux de tous, Gypo, celui qui vend son copain de l'IRA pour dix livres. Cependant, je ne parviens pas à décider si je dois cette (relative) sympathie pour l'antihéros au fait que l'auteur l'a voulu ainsi et m'a pris dans ses filets ou à ma perception particulière de l'histoire.

Gypo n'est qu'un pauvre bougre manipulé. Mon opinion est qu'il agit poussé par le désespoir, pour se sentir exister, davantage que pour se procurer de l'argent. Abandonné par l'IRA, à qui il a voué sa vie, il meurt à petit feu autant à cause de son isolement que de la faim. Il décide donc de revenir parmi les vivants, c'est-à-dire pour lui au sein de ses anciens compagnons, qu'il ne comprend plus en raison de la misère matérielle et psychologique dans laquelle l'a plongé « l'Organisation » en le rejetant. Il